

SAMUEL BECKETT

**PREMIER
AMOUR**



LES ÉDITIONS DE MINUIT

SAMUEL BECKETT

PREMIER AMOUR



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1970 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

ISBN 10 : 2-7073-0141-8
ISBN 13 : 978-2-7073-0141-3

J'associe, à tort ou à raison, mon mariage avec la mort de mon père, dans le temps. Qu'il existe d'autres liens, sur d'autres plans, entre ces deux affaires, c'est possible. Il m'est déjà difficile de dire ce que je crois savoir.

Je suis allé, il n'y a pas très longtemps, sur la tombe de mon père, cela je le sais, et j'ai relevé la date de son décès, de son décès seulement, car celle de sa naissance m'était indifférente, ce jour-là. Je suis parti le matin et je suis rentré le soir, ayant cassé la croûte au cimetière. Mais quelques jours plus tard, désirant savoir à quel âge il était mort, j'ai dû retourner sur sa tombe, pour relever la date de sa naissance. Ces deux dates limites, je les ai notées sur un morceau de papier, que je garde par-devers moi. C'est ainsi que je suis en mesure d'affirmer que je devais avoir à peu près vingt-cinq ans lors de mon mariage. Car la date de ma naissance à moi, je dis bien, de ma naissance à moi, je ne l'ai jamais oubliée, je n'ai jamais été obligé de la prendre par écrit, elle reste gravée dans ma mémoire, le millésime tout au moins, en chiffres que la vie aura du mal à effacer. Le jour aussi, quand je fais un effort je le retrouve, et je le célèbre souvent, à ma façon, je ne dirai pas chaque fois qu'il revient, non, car il revient trop souvent, mais souvent.

Personnellement je n'ai rien contre les cimetières, je m'y promène assez volontiers, plus volontiers qu'ailleurs, je crois, quand je suis obligé de sortir. L'odeur des cadavres, que je perçois nettement sous celle de l'herbe et de l'humus, ne m'est pas désagréable. Un peu trop sucrée peut-être, un peu entêtante, mais combien préférable à celle des vivants, des aisselles, des pieds, des culs, des prépuces cireux et des ovules déçus. Et quand les restes de mon père y collaborent, aussi modestement que ce soit, il s'en faut de peu que je n'aie la larme à l'œil. Ils ont beau se laver, les vivants, beau se parfumer, ils puent. Oui, comme lieu de promenade, quand on est obligé de sortir, laissez-moi les cimetières et allez vous promener, vous, dans les jardins publics, ou à la campagne. Mon sandwich, ma banane, je les mange avec plus d'appétit assis sur

une tombe, et si l'envie de pisser me prend, et elle me prend souvent, j'ai le choix. Ou j'erre, les mains derrière le dos, parmi les pierres, les droites, les plates, les penchées, et je butine les inscriptions. Elles ne m'ont jamais déçu, les inscriptions, il y en a toujours trois ou quatre d'une telle drôlerie que je dois m'agripper à la croix, ou à la stèle, ou à l'ange, pour ne pas tomber. La mienne, je l'ai composée il y a longtemps et j'en suis toujours content, assez content. Mes autres écrits, ils n'ont pas le temps de sécher qu'ils me dégoûtent déjà, mais mon épitaphe me plaît toujours. Elle illustre un point de grammaire. Il y a malheureusement peu de chances qu'elle s'élève jamais au-dessus du crâne qui la conçut, à moins que l'Etat ne s'en charge. Mais pour pouvoir m'exhumer il faudra d'abord me trouver, et j'ai bien peur que l'Etat n'ait autant de mal à me trouver mort que vivant. C'est pour cela que je me dépêche de la consigner à cette place, avant qu'il ne soit trop tard :

Ci-gît qui y échappa tant
Qu'il n'en échappe que maintenant

Il y a une syllabe de trop dans le second et dernier vers, mais cela n'a pas d'importance, à mon avis. On me pardonnera plus que cela, quand je ne serai plus. Puis avec un peu de chance on tombe sur un véritable enterrement, avec des vivants en deuil et quelquefois une veuve qui veut se jeter dans la fosse, et presque toujours cette jolie histoire de poussière, quoique j'aie remarqué qu'il n'y a rien de moins poussiéreux que ces trous-là, c'est presque toujours de la terre bien grasse, et le défunt non plus n'a encore rien de spécialement pulvérulent, à moins d'être mort carbonisé. C'est joli quand même, cette petite comédie avec la poussière. Mais le cimetière de mon père, je n'y tenais pas spécialement. Il était trop loin, en pleine cambrousse, au flanc d'une colline, et trop petit aussi, beaucoup trop petit. Il était d'ailleurs pour ainsi dire plein, encore quelques veuves et ce serait complet. Je préférerais de beaucoup Ohlsdorf, surtout le côté Linne, en terre prussienne, avec ses quatre cents hectares de cadavres bien tassés, quoique je n'y connusse personne, sinon le dompteur Hagenbeck, de réputation. Il y a un lion gravé sur son monument, je crois. La mort devait avoir le visage d'un lion, pour Hagenbeck. Des autocars vont et viennent, bondés de veufs, de veuves et d'orphelins. Des bosquets, des grottes, des pièces d'eau avec des cygnes, débitent la consolation aux affligés. C'était au mois de décembre, je n'ai jamais eu si froid, la soupe à l'anguille ne passait pas, j'avais peur de mourir, je me suis arrêté pour vomir, je les enviais.

Mais, pour passer maintenant à un sujet moins triste, à la mort de mon père je dus quitter la maison. C'était lui qui me voulait à la maison. C'était un homme étrange. Un jour il dit, Laissez-le, il ne gêne personne. Il ne savait pas que

j'écoutais. Cette pensée il devait l'exprimer souvent, mais les autres fois je n'étais pas là. On n'a jamais voulu me montrer son testament, on m'a dit seulement qu'il m'avait laissé tant d'argent. Je croyais alors, et je le crois encore aujourd'hui, qu'il avait demandé, dans son testament, qu'on me laisse la chambre que j'occupais de son vivant, et qu'on m'y apporte à manger, comme par le passé. C'était peut-être même la condition dont il faisait dépendre tout le reste. Car il devait aimer me sentir à la maison, sinon il ne se serait pas opposé à ce qu'on me mette dehors. Peut-être avait-il seulement pitié de moi. Mais je ne le crois pas. Il aurait dû me léguer la maison tout entière, comme cela j'aurais été tranquille, les autres aussi d'ailleurs, car je leur aurais dit, Mais restez donc, vous êtes chez vous ! C'était une maison énorme. Oui, il a été bien couillonné, mon pauvre père, si c'était vraiment dans ses intentions de continuer à me protéger, d'au-delà du tombeau. Quant à l'argent, soyons justes, ils me le remirent tout de suite, le lendemain même de l'inhumation. Peut-être qu'il leur était matériellement impossible de faire autrement. Je leur dis, Gardez cet argent et laissez-moi continuer à vivre ici, dans ma chambre, comme du vivant de papa. J'ajoutai, Que Dieu ait son âme, dans l'espoir de leur faire plaisir. Mais ils n'ont pas voulu. Je leur proposai de me mettre à leur disposition, quelques heures par jour, pour les menus travaux d'entretien dont toute maison a besoin, si l'on ne veut pas qu'elle tombe en poussière. Bricoler, c'est encore une chose possible, je ne sais pourquoi. Je leur proposai notamment de m'occuper de la serre chaude. Là j'aurais volontiers passé trois ou quatre heures par jour, dans la chaleur, à soigner les tomates, les œillets, les jacinthes, les semis. Il n'y avait que mon père et moi pour comprendre les tomates, dans cette maison. Mais ils n'ont pas voulu. Un jour, en revenant des w.-c., je trouvai la porte de ma chambre fermée à clef et mes affaires empilées devant la porte. C'est vous dire combien j'étais constipé, à cette époque. C'est l'anxiété qui me constipait, je crois. Mais étais-je réellement constipé ? Je ne le crois pas. Du calme, du calme. Et pourtant je devais l'être, car comment expliquer autrement ces longues, ces atroces séances aux cabinets, aux water ? Je ne lisais jamais, pas plus là qu'ailleurs, je ne rêvais ni ne réfléchissais, je regardais vaguement l'almanach pendu à un clou devant mes yeux, on y voyait l'image en couleurs d'un jeune homme barbu entouré de moutons, cela devait être Jésus, j'écartais mes fesses avec mes mains et je poussais, un ! han ! deux ! han !, avec des mouvements de rumeur, et je n'avais qu'une hâte, rentrer dans ma chambre et m'allonger. C'était bien de la constipation, n'est-ce pas ? Ou est-ce que je confonds avec la diarrhée ? Tout s'embrouille dans ma tête, cimetières et noces et les différentes sortes de selles. Mes affaires étaient peu nombreuses, ils les avaient empilées par terre, contre la porte, je vois encore la petite pile que cela faisait, dans l'espèce de renfoncement plein d'ombre qui

séparait le couloir de ma chambre. C'est dans ce petit espace fermé sur trois côtés que je dus me changer, je veux dire échanger ma robe de chambre et ma chemise de nuit contre mes vêtements de voyage, je veux dire chaussettes, chaussures, pantalon, chemise, veston, manteau et chapeau, j'espère que je n'oublie rien. J'essayai d'autres portes, en tournant le bouton et en poussant, avant de quitter la maison, mais aucune ne céda. Si j'avais trouvé une chambre ouverte je crois que je me serais barricadé dedans, seuls les gaz m'en auraient fait sortir. Je sentais la maison pleine de gens comme d'habitude, mais je ne voyais personne. Je crois que chacun s'était enfermé chez soi, l'oreille aux aguets. Puis vite tous aux fenêtres, un peu en retrait, bien cachés par les rideaux, au bruit de la porte de la rue se refermant derrière moi, j'aurais dû la laisser ouverte. Et c'est les portes qui s'ouvrent et tout le monde qui sort, hommes, femmes, enfants, chacun de sa chambre, et les voix, les soupirs, les sourires, les mains, les clefs dans les mains, un grand ouf, et puis rappel des mots d'ordre, si ceci alors cela, mais si cela alors ceci, une véritable ambiance de fête, chacun a compris, à table, à table, la chambre peut attendre. Tout cela c'est de l'imagination naturellement, puisque je n'y étais plus. Les choses se passèrent tout autrement peut-être, mais quelle importance, la manière dont les choses se passent, du moment qu'elles se passent ? Et toutes ces lèvres qui m'avaient embrassé, ces cœurs qui m'avaient aimé (c'est bien avec le cœur que l'on aime, n'est-ce pas, ou est-ce que je confonds avec autre chose ?), ces mains qui avaient joué avec les miennes et ces esprits qui avaient failli me posséder ! Les gens sont vraiment étranges. Pauvre papa, il devait être bien emmerdé ce jour-là, s'il pouvait me voir, nous voir, emmerdé pour moi je veux dire. A moins que, dans sa grande sagesse de désincarné, il ne vît plus loin que son fils, dont le cadavre n'était pas encore tout à fait à point.

Mais pour passer maintenant à un sujet plus gai, le nom de la femme avec qui je m'unis, à peu de temps de là, le petit nom, était Lulu. Du moins elle me l'affirmait, et je ne vois pas quel intérêt elle pouvait avoir à me mentir, à ce propos. Evidemment, on ne sait jamais. N'étant pas française elle disait Loulou. Moi aussi, n'étant pas français non plus, je disais Loulou comme elle. Tous les deux, nous disions Loulou. Elle m'apprit également son nom de famille, mais je l'ai oublié. J'aurais dû le noter, sur un morceau de papier, je n'aime pas oublier les noms propres. Je fis sa connaissance sur un banc, sur les bords du canal, de l'un des canaux, car notre ville en a deux, mais je n'ai jamais su les distinguer. C'était un banc très bien situé, adossé à un monceau de terre et de détritiques durcis, de sorte que mes arrières étaient couverts. Mes flancs aussi, partiellement, grâce à deux arbres vénérables, et même morts, qui flanquaient le banc de part et d'autre. C'est sans doute ces arbres qui avaient suggéré, un jour

qu'ils ondoyaient de toutes leurs feuilles, l'idée d'un banc, à quelqu'un. Devant, à quelques mètres, le canal coulait, si les canaux coulent, moi je n'en sais rien, ce qui faisait que de ce côté-là non plus je ne risquais pas d'être surpris. Et cependant elle me surprit. Je m'étais allongé, il faisait doux, je regardais à travers les branches dénudées, dont les deux arbres se soutenaient au-dessus de ma tête, et à travers les nuages, qui n'étaient pas continus, aller et venir un coin de ciel étoilé. Faites-moi une place, dit-elle. Mon premier mouvement fut de m'en aller, mais la fatigue, et le fait que je ne savais pas où aller, m'empêchèrent de le suivre. Je ramenai donc mes pieds un peu sous moi et elle s'assit. Il ne se passa rien entre nous, ce soir-là, et elle s'en alla bientôt, sans m'avoir adressé la parole. Elle avait seulement chanté comme pour elle, et sans les paroles heureusement, quelques vieilles chansons du pays, d'une façon curieusement fragmentaire, en sautant de l'une à l'autre, et en revenant à celle qu'elle venait d'interrompre avant d'avoir achevé celle qu'elle lui avait préférée. Elle avait une voix fausse mais agréable. Je sentais l'âme qui s'ennuie vite et n'achève jamais rien, qui est de toutes peut-être la moins emmerdante. Même le banc, elle en avait eu vite assez, et quant à moi, un coup d'œil lui avait suffi. C'était en réalité une femme extrêmement tenace. Elle revint le lendemain et le surlendemain et les choses se passèrent à peu près de la même façon. Quelques paroles furent échangées peut-être. Le jour suivant il pleuvait et je me croyais tranquille, mais je me trompais. Je lui demandai s'il était dans ses projets de venir me déranger tous les soirs. Je vous dérange ? dit-elle. Elle me regardait sans doute. Elle ne devait pas voir grand-chose. Deux paupières peut-être, et un peu de nez et de front, obscurément, à cause de l'obscurité. Je croyais que nous étions bien, dit-elle. Vous me dérangez, dis-je, je ne peux pas m'allonger quand vous êtes là. Je parlais dans le col de mon manteau et elle m'entendait quand même. Vous tenez tant que ça à vous allonger ? dit-elle. Le tort qu'on a, c'est d'adresser la parole aux gens. Vous n'avez qu'à poser vos pieds sur mes genoux, dit-elle. Je ne me fis pas prier. Je sentais sous mes pauvres mollets ses cuisses rebondies. Elle se mit à caresser mes chevilles. Si je lui envoyais un coup de talon dans le con, me dis-je. On parle d'allongement aux gens et ils voient tout de suite un corps étendu. La chose qui m'intéressait moi, roi sans sujets, celle dont la disposition de ma carcasse n'était que le plus lointain et futile des reflets, c'était la supination cérébrale, l'assoupissement de l'idée de moi et de l'idée de ce petit résidu de vétilles empoisonnantes qu'on appelle le non-moi, et même le monde, par paresse. Mais à vingt-cinq ans il bande encore, l'homme moderne, physiquement aussi, de temps en temps, c'est le lot de chacun, moi-même je n'y coupais pas, si on peut appeler cela bander. Elle s'en aperçut naturellement, les femmes flairent un phallus en l'air à plus de dix kilomètres et se demandent, Comment a-t-il pu

me voir, celui-là ? On n'est plus soi-même, dans ces conditions, et c'est pénible de ne plus être soi-même, encore plus pénible que de l'être, quoi qu'on en dise. Car lorsqu'on l'est on sait ce qu'on a à faire, pour l'être moins, tandis que lorsqu'on ne l'est plus on est n'importe qui, plus moyen de s'estomper. Ce qu'on appelle l'amour c'est l'exil, avec de temps en temps une carte postale du pays, voilà mon sentiment ce soir. Quand elle eut fini, et que mon moi à moi, l'apprivoisé, se fut reconstitué à l'aide d'une brève inconscience, je me trouvais seul. Je me demande si tout cela n'est pas de l'invention, si en réalité les choses ne se passèrent pas tout autrement, selon un schéma qu'il m'a fallu oublier. Et cependant son image à elle reste liée à celle du banc, pour moi, non pas du banc de la nuit, mais du banc du soir, de sorte que parler du banc, tel qu'il m'apparaissait le soir, c'est parler d'elle, pour moi. Cela ne prouve rien, mais je ne veux rien prouver. Pour ce qui est du banc du jour, ce n'est pas la peine d'en parler, je n'y étais pas, je le quittais de bonne heure et n'y retournais qu'à l'après-midi finissant. Oui, le jour je me procurais à manger, et je repérais les asiles. Si vous me demandiez, et vous en avez certainement envie, ce que j'avais fait de l'argent que mon père m'avait laissé, je vous dirais que je n'en avais rien fait, je le gardais dans ma poche. Car je savais que je ne serais pas toujours jeune, et que l'été ne dure pas éternellement, ni même l'automne, mon âme bourgeoise me le disait. Finalement je lui dis que j'en avais assez. Elle me dérangeait profondément, même absente. Elle me dérange toujours d'ailleurs, mais au même titre seulement que le reste. Du reste cela ne me fait plus rien, à présent, d'être dérangé, ou si peu, qu'est-ce que cela veut dire, être dérangé, il faut même que je le sois, j'ai changé de système, je tiens la martingale, c'est la neuvième ou dixième, et puis c'est bientôt fini, les dérangements, les arrangements, bientôt on n'en parlera plus, ni d'elle ni des autres, ni de merde ni de ciel. Alors vous ne voulez plus que je vienne ? dit-elle. C'est incroyable comme les gens répètent ce qu'on vient de leur dire, comme s'ils risquaient le bâcher en croyant leurs oreilles. Je lui dis de venir de temps en temps. Je connaissais mal les femmes, à cette époque. Je les connais toujours mal d'ailleurs. Les hommes aussi. Les animaux aussi. Ce que je connais le moins mal, ce sont mes douleurs. Je les pense toutes, tous les jours, c'est vite fait, la pensée va si vite, mais elles ne viennent pas toutes de la pensée. Oui, il y a des heures, l'après-midi surtout, où je me sens syncrétiste, manière Reinhold. Quel équilibre. D'ailleurs je les connais mal aussi, mes douleurs. Cela doit venir de ce que je ne suis pas que douleur. Voilà l'astuce. Alors je m'en éloigne, jusqu'à l'étonnement, jusqu'à l'admiration, d'une autre planète. Rarement, mais cela suffit. Pas bête, la vie. N'être que douleur, que cela simplifierait les choses ! Etre tout-dolent ! Mais ce serait de la concurrence, et déloyale. Je vous les dirai

quand même, un jour, si j'y pense, et que je le puisse, mes étranges douleurs, en détail, et en les bien distinguant, pour plus de clarté. Je vous dirai celles de l'entendement, celles du cœur ou affectives, celles de l'âme (très jolies, celles de l'âme), et puis celles du corps, les internes ou cachées d'abord, puis celles en surface, en commençant par les cheveux et en descendant méthodiquement et sans me presser jusqu'aux pieds, siège des cors, crampes, oignons, ongles incarnés, engelures, trenchfoot et autres bizarreries. Et à ceux qui seront assez aimables pour m'écouter je dirai par la même occasion, conformément à un système dont j'oublie l'auteur, les instants où, sans être drogué, ni saoul, ni en extase, on ne sent rien. Alors naturellement elle voulait savoir ce que j'entendais par de temps en temps, voilà à quoi on s'expose, en ouvrant la bouche. Tous les huit jours ? Tous les dix jours ? Tous les quinze jours ? Je lui dis de venir moins souvent, beaucoup moins souvent, de ne plus venir du tout si cela se pouvait, et si cela ne se pouvait pas de venir le moins souvent possible. D'ailleurs le lendemain j'abandonnai le banc, moins à cause d'elle je dois dire qu'à cause du banc, dont la situation ne répondait plus à mes besoins, pourtant modestes, car les premiers froids commençaient à se faire sentir, et puis pour d'autres raisons dont il serait oiseux de parler, à des couillons comme vous, et je me réfugiai dans une étable à vaches abandonnée repérée au cours de mes courses. Elle était située dans l'angle d'un champ qui exhibait à sa surface plus d'orties que d'herbe et plus de boue que d'orties, mais dont le sous-sol possédait peut-être des propriétés remarquables. C'est dans cette étable, pleine de bouses sèches et creuses qui s'affaissaient avec un soupir quand j'y piquais le doigt, que pour la première fois de ma vie, je dirais volontiers la dernière si j'avais assez de morphine sous la main, j'eus à me défendre contre un sentiment qui s'arrogeait peu à peu, dans mon esprit glacé, l'affreux nom d'amour. Ce qui fait le charme de notre pays, à part bien entendu le fait qu'il est peu peuplé, malgré l'impossibilité de s'y procurer le moindre préservatif, c'est que tout y est à l'abandon sauf les vieilles, selles de l'histoire. Celles-là, on les ramasse avec acharnement, on les empaille et on les promène en procession. Partout où le temps a fait vin beau colombin dégoûté vous verrez nos patriotes, accroupis, reniflant, le visage enflammé. C'est le paradis des sans-logis. Voilà enfin ce qui explique mon bonheur. Tout invite au prosternement. Je ne vois pas de lien entre ces observations. Mais qu'il y en ait un, et même plusieurs, ne fait pas de doute, pour moi. Mais lesquels ? Oui, je l'aimais, c'est le nom que je donnais, que je donne hélas toujours, à ce que je faisais, à cette époque. Je n'avais pas de données là-dessus, n'ayant jamais aimé auparavant, mais j'avais entendu parler de la chose, naturellement, à la maison, à l'école, au bordel, à l'église, et j'avais lu des romans, en prose et en vers, sous la direction de mon tuteur, en anglais, en

français, en italien, en allemand, où il en était fortement question. J'étais donc quand même en mesure de donner un nom à ce que je faisais, quand je me voyais tout d'un coup en train d'écrire le mot Lulu sur une vieille bouse de génisse, ou que couché sous la lune dans la boue j'essayais d'arracher les orties sans en casser la tige. C'étaient des orties géantes, il y en avait d'un mètre de haut, je les arrachais, cela me soulageait, et pourtant ce n'est pas dans ma nature d'arracher les mauvaises herbes, bien au contraire, je leur en foutrais du fumier plein la lampe si j'en avais. Les fleurs, c'est une autre affaire. L'amour vous rend mauvais, c'est un fait certain. Mais de quel amour s'agissait-il, au juste ? De l'amour-passion ? Je ne le crois pas. Car c'est bien l'amour-passion le satyriac, n'est-ce pas ? Ou est-ce que je confonds avec une autre variété ? Il y en a tellement, n'est-ce pas ? Toutes plus belles les unes que les autres, n'est-ce pas ? L'amour platonique, par exemple, en voilà un autre qui me revient à l'instant. C'est désintéressé. Peut-être que je l'aimais d'un amour platonique ? J'ai du mal à le croire. Est-ce que j'aurais tracé son nom sur de vieilles merdes de vache si je l'avais aimée d'un amour pur et désintéressé ? Et avec mon doigt par-dessus le marché, que je suçais par la suite ? Voyons, voyons. Je pensais à Lulu, et si ce n'est pas tout dire c'est assez dire, à mon avis. D'ailleurs j'en ai marre de ce nom Lulu et je m'en vais lui en donner un autre, d'une syllabe cette fois, Anne, par exemple, ce n'est pas une syllabe mais cela ne fait rien. Alors je pensais à Anne, moi qui avais appris à ne penser à rien, sinon à mes douleurs, très rapidement, puis aux mesures à prendre pour ne pas mourir de faim, ou de froid, ou de honte, mais jamais sous aucun prétexte aux êtres vivants en tant que tels (je me demande ce que cela veut dire), quoi que j'aie pu dire, ou qu'il puisse m'arriver de dire, à ce sujet. Car j'ai toujours parlé, je parlerai toujours de choses qui n'ont jamais existé, ou qui ont existé si vous voulez, et qui existeront probablement toujours, mais pas de l'existence que je leur prête. Les képis, par exemple, existent bien, et il y a peu d'espoir qu'ils disparaissent jamais, mais moi je n'ai jamais porté un képi, non, faux. J'ai écrit quelque part, Ils me donnèrent... un chapeau. Or jamais « ils » ne me donnèrent un chapeau, j'ai toujours conservé mon chapeau à moi, celui que mon père m'avait donné, et je n'ai jamais eu d'autre chapeau que celui-là. Il m'a suivi dans la mort, d'ailleurs. Alors je pensais à Anne, beaucoup, beaucoup, vingt minutes, vingt-cinq minutes et jusqu'à une demi-heure par jour. J'arrive à ces chiffres en additionnant d'autres chiffres plus petits. Cela devait être ma façon d'aimer. Faut-il en conclure que je l'aimais de cet amour intellectuel qui m'a déjà arraché tant de bêtises, à un autre endroit ? Je ne peux pas le croire. Car, si je l'avais aimée de cette manière, est-ce que je me serais amusé à tracer le mot Anne sur d'immémoriaux excréments de bovin ? A arracher à pleines mains les orties ? Et

aurais-je senti sous mon crâne ses cuisses palpiter, comme deux traversins possédés ? Pour mettre fin, pour essayer de mettre fin, à cette situation, je me rendis un soir à l'endroit où se trouvait le banc, à l'heure où autrefois elle venait me rejoindre. Elle n'y était pas et je l'attendis en vain. C'était déjà le mois de décembre, sinon celui de janvier, et le froid était de saison, c'est-à-dire très bien, très juste, parfait, comme tout ce qui est de saison. Mais rentré à l'étable je ne tardai pas à échafauder une argumentation qui m'assura une nuit excellente et qui se basait sur le fait que l'heure officielle a autant de façons de s'inscrire, dans l'air et dans le ciel, dans le cœur aussi, que l'année a de jours. Le lendemain donc je gagnai le banc plus tôt, beaucoup plus tôt, tout à fait au début de la nuit proprement dite, mais quand même trop tard, car elle y était déjà, sur le banc, sous les branches craquant de gel, devant l'eau glaciale. Je vous ai dit que c'était une femme excessivement tenace. Le tumulus était blanc de givre. Je ne sentais rien. Quel intérêt pouvait-elle avoir à me poursuivre ainsi ? Je le lui demandai, sans m'asseoir, en allant et venant et en battant la semelle. Le froid avait bosselé le chemin. Elle me répondit qu'elle ne le savait pas. Que pouvait-elle voir en moi ? Je la priai de me le dire, si elle le pouvait. Elle me répondit qu'elle ne le pouvait pas. Elle semblait chaudement vêtue. Elle tenait ses mains enfouies dans un manchon. Il me souvient qu'en regardant ce manchon je me mis à pleurer. Et cependant j'en ai oublié la couleur. Cela allait mal. J'ai toujours pleuré facilement, sans jamais en retirer le moindre bénéfice, jusqu'à récemment. J'aurais à pleurer à l'heure qu'il est que je ne serais pas foutu de sortir la moindre goutte, je le crois sincèrement. Cela va mal. C'étaient les choses qui me faisaient pleurer. Et cependant je n'avais pas de chagrin. Et quand je me surprénais à pleurer sans cause apparente, c'est que j'avais vu quelque chose, à mon insu. De sorte que je me demande si c'était vraiment le manchon qui me faisait pleurer, ce soir-là, et si ce n'était pas plutôt le sentier, dont la dureté et les bosses m'auraient rappelé les pavés, ou autre chose encore, une chose quelconque que j'aurais vue, à mon insu. Je la voyais pour ainsi dire pour la première fois. Elle était toute recroquevillée et emmitouflée, la tête penchée, le manchon avec les mains sur le giron, les jambes serrées l'une contre l'autre, les talons en l'air. C'était sans forme, sans âge, sans vie presque, cela pouvait être une vieille femme ou une petite fille. Et cette façon de répondre, Je ne sais pas, Je ne peux pas. Moi seul ne savais ni ne pouvais. C'est pour moi que vous êtes venue ? dis-je. Oui, dit-elle. Eh bien, me voilà, dis-je. Et moi, ce n'était pas pour elle que j'étais venu ? Me voilà, me voilà, me dis-je. Je m'assis à côté d'elle mais me relevai aussitôt, d'un bond, comme sous l'effet d'un fer chaud. J'avais envie de m'en aller, afin de savoir si c'était fini. Mais pour plus de sûreté, avant de m'en aller, je lui demandai de me chanter une chanson. Je crus d'abord

qu'elle allait refuser, je veux dire simplement ne pas chanter, mais non, après un moment elle se mit à chanter, et chanta pendant un bon moment, toujours la même chanson je crois, sans changer de position. Je ne connaissais pas la chanson, je ne l'avais jamais entendue et ne l'entendrai jamais plus. Je me rappelle seulement qu'il y était question de citronniers, ou d'orangers, je ne sais plus lesquels, et pour moi c'est un succès, d'avoir retenu qu'il y était question de citronniers, ou d'orangers, car des autres chansons que j'ai entendues dans ma vie, et j'en ai entendu, car il est matériellement impossible on dirait de vivre, même comme je vivais moi, sans entendre chanter à moins d'être sourd, je n'ai rien retenu du tout, pas un mot, pas une note, ou si peu de mots, si peu de notes, que, que quoi, que rien, cette phrase a assez duré. Puis je m'éloignai et tout en m'éloignant je l'entendais qui chantait une autre chanson, ou peut-être la suite de la même, d'une voix faible et qui allait s'affaiblissant de plus en plus à mesure que je m'en éloignais, et qui finalement se tut, soit qu'elle eût fini de chanter, soit que j'en fusse trop loin pour pouvoir l'entendre. Je n'aimais pas rester sur une incertitude de cette sorte, à cette époque, je vivais dans l'incertitude naturellement, de l'incertitude, mais ces petites incertitudes-là, d'ordre physique comme on dit, j'aimais autant m'en débarrasser tout de suite, elles pouvaient me harceler comme des taons, pendant des semaines. Je fis donc quelques pas en arrière et je m'arrêtai. D'abord je n'entendais rien, puis j'entendais la voix, mais à peine, tant elle m'arrivait faiblement. Je ne l'entendais pas, puis je l'entendais, je dus donc commencer à l'entendre, à un moment donné, et pourtant non, il n'y eut pas de commencement, tellement elle était sortie doucement du silence et tellement elle lui ressemblait. Quand la voix s'arrêta enfin je fis encore quelques pas vers elle, pour être sûr qu'elle s'était arrêtée et pas seulement baissée. Puis me désespérant, me disant, Comment savoir, à moins d'être à côté d'elle, penché sur elle, je fis demi-tour et m'en allai, pour de bon, plein d'incertitude. Mais quelques semaines plus tard, plus mort que vif, je retournai encore au banc, cela faisait la quatrième ou cinquième fois depuis que je l'avais abandonné, à la même heure à peu près, je veux dire à peu près sous le même ciel, non, ce n'est pas cela non plus, car c'est toujours le même ciel et ce n'est jamais le même ciel, comment exprimer cette chose, je ne l'exprimerai pas, voilà. Elle n'y était pas. Mais tout d'un coup elle y était, je ne sais comment, je ne l'avais pas vu venir, ni entendu venir, et cependant j'étais aux aguets. Disons qu'il pleuvait, cela nous changera, un peu. Elle s'abritait sous un parapluie, naturellement, elle devait avoir une garde-robe formidable. Je lui demandai si elle venait tous les soirs. Non, dit-elle, seulement de temps en temps. Le banc était trop humide pour qu'on osât s'y asseoir. Nous marchions de long en large, je lui pris le bras, par curiosité, pour voir si cela me ferait plaisir, mais cela ne me fit aucun plaisir,

alors je le lâchai. Mais pourquoi ces détails ? Pour retarder l'échéance. Je voyais un peu mieux sa figure. Je la trouvais normale, sa figure, une figure comme il y en a des millions. Elle louchait, mais cela je ne le sus que plus tard. Elle ne semblait ni jeune ni vieille, sa figure, elle était comme suspendue entre la fraîcheur et le flétrissement. Je supportais mal, à cette époque, ce genre d'ambiguïté. Quant à savoir si elle était belle, sa figure, ou si elle avait été belle, ou si elle avait des chances de devenir belle, j'avoue que j'en étais bien incapable. J'ai vu des figures sur des photos que j'aurais peut-être pu appeler belles, si j'avais eu quelques données sur la beauté. Et la figure de mon père, sur son lit de mort, m'avait fait entrevoir la possibilité d'une esthétique de l'humain. Mais les figures des vivants, toujours en train de grimacer, avec le sang à fleur de peau, est-ce des objets ? J'admirais, malgré l'obscurité, malgré mon trouble, la façon qu'a l'eau immobile, ou qui coule lentement, de se soulever vers celle qui tombe, comme assoiffée. Elle me demanda si je voulais qu'elle me chante quelque chose. Je répondis que non, que je voulais qu'elle me dise quelque chose. Je croyais qu'elle allait me dire qu'elle n'avait rien à me dire, ç'aurait été bien dans son caractère. Je fus donc agréablement surpris de l'entendre dire qu'elle avait une chambre, très agréablement surpris. Je m'en doutais d'ailleurs. Qui n'a pas sa chambre ? Ah, j'entends la clameur. J'ai deux chambres, dit-elle. Combien de chambres avez-vous, au juste ? dis-je. Elle répondit qu'elle avait deux chambres et une cuisine. Cela augmentait à chaque fois. Elle finirait par se rappeler une salle de bains. C'est bien deux chambres que vous dites ? dis-je. Oui, dit-elle. A côté l'une de l'autre ? dis-je. Enfin un sujet de conversation digne de ce nom. La cuisine est au milieu, dit-elle. Je lui demandai pourquoi elle ne me l'avait pas dit plus tôt. Il faut croire que j'étais hors de moi, à cette époque. Je ne me sentais pas bien à côté d'elle, sauf que je me sentais libre de penser à autre chose qu'à elle, et c'était déjà énorme, aux vieilles choses éprouvées, l'une après l'autre, et ainsi de proche en proche à rien, comme par des marches descendant vers une eau profonde. Et je savais qu'en la quittant je perdrais cette liberté.

C'était en effet deux chambres, séparées par une cuisine, elle ne m'avait pas menti. Elle me dit que j'aurais dû aller chercher mes affaires. Je lui expliquai que je n'avais pas d'affaires. Nous étions en haut d'une vieille maison et des fenêtres on pouvait voir la montagne, ceux qui voulaient. Elle alluma une lampe à pétrole. Vous n'avez pas l'électricité ? dis-je. Non, dit-elle, mais j'ai l'eau courante et le gaz. Tiens, dis-je, vous avez le gaz. Elle se mit à se déshabiller. Quand elles ne savent plus que faire, elles se déshabillent, et c'est sans doute ce qu'elles ont de mieux à faire. Elle enleva tout, avec une lenteur à agacer un éléphant, sauf les bas, destinés sans doute à porter au comble mon excitation.

C'est alors que je vis qu'elle louchait. Ce n'était heureusement pas la première fois que je voyais une femme nue, je pus donc rester, je savais qu'elle n'exploserait pas. Je lui dis que j'avais envie de voir l'autre chambre, car je ne l'avais pas encore vue. Si je l'avais déjà vue je lui aurais dit que j'avais envie de la revoir. Vous ne vous déshabillez pas ? dit-elle. Oh, vous savez, dis-je, moi je ne me déshabille pas souvent. C'était vrai, je n'ai jamais été un type à me déshabiller à tout bout de champ. J'enlevais souvent mes chaussures quand je me couchais, je veux dire quand je me composais (composais !) à dormir, et puis des vêtements extérieurs selon la température. Elle fut donc obligée, sous peine de se montrer désobligeante, de se couvrir d'une robe de chambre et de m'accompagner, la lampe à la main. Nous passâmes par la cuisine. Nous aurions pu tout aussi bien passer par le couloir, je m'en rendis compte par la suite, mais nous passâmes par la cuisine, je ne sais pourquoi. C'était peut-être le chemin le plus direct. Je regardai la chambre avec horreur. Une telle densité de meubles dépasse toute imagination. C'est donc que je l'ai bien vue quelque part, cette chambre-là. Quelle est cette pièce ? m'écriai-je. C'est le salon, dit-elle. Le salon. Je commençai à sortir les meubles par la porte qui donnait sur le couloir. Elle me regarda faire. Elle était triste, du moins je le suppose, car au fond je n'en sais rien. Elle me demanda ce que je faisais, mais sans s'attendre à une réponse je crois. Je les sortis l'un après l'autre, et même deux à la fois, et je les empilais dans le couloir, contre le mur du fond. Il y en avait des centaines, grands et petits. Ils arrivaient à la fin jusque devant la porte, de sorte qu'on ne pouvait plus sortir de la chambre, ni à plus forte raison y entrer, par là. On pouvait ouvrir la porte et la refermer, puisqu'elle s'ouvrait vers l'intérieur, mais elle était devenue infranchissable. Un bien grand mot, infranchissable. Enlevez votre chapeau au moins, dit-elle. Je vous parlerai de mon chapeau une autre fois peut-être. Il ne restait plus dans la chambre finalement qu'une sorte de sofa et quelques rayons fixés au mur. Le sofa, je le traînai jusqu'au fond de la pièce, près de la porte, et les rayons je les enlevai le lendemain et les mis dehors, dans le couloir, avec le reste. En les enlevant, étrange souvenir, j'entendis le mot fibrome ou fibrone, je ne sais lequel, je ne l'ai jamais su, je ne savais pas ce que cela voulait dire et je n'ai jamais eu la curiosité de chercher. Les choses qu'on se rappelle ! Et qu'on rapporte ! Quand tout fut en ordre je me laissai tomber sur le sofa. Elle n'avait pas levé le petit doigt, pour m'aider. Je vous apporte des draps et des couvertures, dit-elle. Mais les draps, je n'en voulus point. Vous ne voulez pas fermer les rideaux ? dis-je. La fenêtre était couverte de givre. Cela ne faisait pas blanc, à cause de la nuit, mais cela faisait un peu lumineux quand même. J'avais beau m'être couché les pieds du côté de la porte, cela me gênait, cette faible et froide clarté. Tout d'un coup je me levai et changeai la disposition du sofa, c'est-

à-dire que le dossier long, que j'avais d'abord mis contre le mur, je le ramenai vers l'extérieur. C'était le côté ouvert, l'embarcadère, qui était maintenant contre le mur. Puis je grimpai dedans, comme un chien dans son panier. Je vous laisse la lampe, dit-elle, mais je la priai de l'emporter. Et si vous avez besoin de quelque chose dans la nuit ? dit-elle. Elle allait commencer à discuter, je le sentais. Savez-vous où sont les cabinets ? dit-elle. Elle avait raison, je n'y pensais plus. Se soulager dans son lit, cela fait plaisir sur le moment, mais après on est incommodé. Donnez un vase de nuit, dis-je. J'ai beaucoup aimé, enfin assez aimé, pendant assez longtemps, les mots vase de nuit, ils me faisaient penser à Racine, ou à Baudelaire, je ne sais plus lequel, aux deux peut-être, oui, je regrette, j'avais de la lecture, et par eux j'arrivais là où le verbe s'arrête, on dirait du Dante. Mais elle n'avait pas de vase de nuit. J'ai une sorte de chaise percée, dit-elle. Je voyais la grand-mère assise dessus, raide comme un piquet et fière, elle venait de l'acheter, pardon, de l'acquérir, à une vente de charité, dans une tombola peut-être, c'était une pièce d'époque, elle l'étreignait, plutôt elle essayait, elle aurait presque voulu qu'on la vît. Retardons, retardons. Mais donnez-moi un simple récipient, dis-je, je n'ai pas la dysenterie. Elle revint avec une sorte de casserole, ce n'était pas une vraie casserole car elle n'avait pas de queue, elle était ovale et elle avait deux anses et un couvercle. C'est le faitout, fit-elle. Je n'ai pas besoin du couvercle, dis-je. Vous n'avez pas besoin du couvercle ? dit-elle. Si j'avais dit que j'avais besoin du couvercle elle aurait dit, Vous avez besoin du couvercle ? Je mis l'ustensile sous les couvertures, j'aime tenir quelque chose à la main quand je dors, j'ai moins peur ainsi, mon chapeau était encore tout mouillé. Je me tournai vers le mur. Elle prit la lampe sur le dessus de cheminée où elle l'avait déposée, précisons, précisons, au-dessus de moi son ombre gesticulait, je crus qu'elle allait me quitter, mais non, elle vint se pencher sur moi, par-dessus le dossier. Tout ça, c'est des choses de famille, dit-elle. A sa place je serais parti, sur la pointe des pieds. Mais elle ne bougea pas. L'essentiel c'était que déjà je commençais à ne plus l'aimer. Oui, je me sentais déjà mieux, d'attaque presque pour les descentes lentes vers les longues submersions dont j'étais depuis si longtemps privé, par sa faute. Et je venais seulement d'arriver. Mais dormir d'abord. Essayez maintenant de me mettre à la porte, dis-je. Il me sembla que le sens de ces paroles, et même le petit bruit qu'elles firent, je n'en pris connaissance que quelques secondes après les avoir prononcées. J'avais si peu l'habitude de parler qu'il m'arrivait de temps en temps de laisser échapper, par la bouche, des phrases impeccables au point de vue grammatical mais entièrement dénuées, je ne dirai pas de signification, car à bien les examiner elles en avaient une, et quelquefois plusieurs, mais de fondement. Mais le bruit, toujours je l'entendais, au fur et à mesure que je le

faisais. Ce fut bien la première fois que ma voix m'arriva avec une telle lenteur. Je me retournai sur le dos, pour voir ce qui se passait. Elle souriait. Peu de temps après elle s'en alla, en emportant la lampe. Je l'entendis traverser la cuisine et refermer sur elle la porte de sa chambre. J'étais seul enfin, dans l'obscurité enfin. Je n'en dirai pas plus long. Je me croyais parti pour une bonne nuit, malgré l'étrangeté du lieu, mais non, ma nuit fut extrêmement agitée. Je me réveillai le lendemain matin rompu, mes vêtements en désordre, les couvertures aussi, et Anne à côté de moi, nue naturellement. Ce qu'elle avait dû se dépenser ! Je tenais toujours le faitout à la main. Je regardai dedans. Je ne m'en étais pas servi. Je regardai mon sexe. Si seulement il avait su parler. Je n'en dirai pas plus long. Ce fut ma nuit d'amour.

Peu à peu ma vie s'organisa, dans cette maison. Elle m'apportait mes repas aux heures que je lui avais indiquées, elle venait de temps en temps voir si j'allais bien et n'avais besoin de rien, elle vidait le faitout une fois par jour et elle faisait la chambre une fois par mois. Elle ne résistait pas toujours à la tentation de me parler, mais d'une façon générale je n'avais pas à me plaindre d'elle. Je l'entendais de temps en temps qui chantait dans sa chambre, sa chanson traversait la porte de sa chambre, puis la cuisine, puis la porte de ma chambre à moi et arrivait ainsi jusqu'à moi faible mais indiscutable. A moins qu'elle ne passât par le couloir. Cela ne me dérangeait pas trop, d'entendre chanter de temps en temps. Un jour je lui demandai de m'apporter une jacinthe, vivante, dans un pot. Elle me l'apporta et la mit sur le dessus de cheminée. Il n'y avait plus, dans ma chambre, que le dessus de cheminée où l'on pût poser des objets, à moins de les poser par terre. Je la regardais tous les jours, ma jacinthe. Elle était rose. J'aurais préféré une bleue. Au début elle alla bien, elle eut même quelques fleurs, puis elle capitula, ce ne fut bientôt plus qu'une tige flasque parmi des feuilles pleureuses. L'oignon, à moitié sorti de la terre, comme à la recherche d'oxygène, sentait mauvais. Anne voulait l'enlever mais je lui dis de la laisser. Elle voulait m'en acheter une autre mais je lui dis que je n'en voulais pas d'autre. Ce qui me dérangeait davantage, c'était d'autres bruits, petits rires et gémissements, dont l'appartement s'emplissait sourdement à certaines heures, aussi bien de jour que de nuit. Je ne pensais plus à Anne, mais plus du tout, mais j'avais quand même besoin de silence pour pouvoir vivre ma vie. J'avais beau me raisonner, me dire que l'air est fait pour charrier les bruits du monde, et que rires et gémissements y entrent forcément pour beaucoup, je ne m'en affectais pas moins. Je n'arrivais pas à décider si c'était toujours le même type ou s'il y en avait plusieurs. Les petits rires et gémissements se ressemblent tellement, entre eux ! J'avais une telle horreur, à cette époque, de ces misérables perplexités que chaque fois je donnais dans le panneau, je veux dire que j'essayais d'en avoir le

cœur net. J'ai mis longtemps, toute la vie pour ainsi dire, à comprendre que la couleur d'un œil entrevu, ou la provenance d'un petit bruit lointain, sont plus près de Giudecca, dans l'enfer des ignorances, que l'existence de Dieu, ou la genèse du protoplasme, ou l'existence de soi, et exigent davantage, de la sagesse, qu'elle s'en détourne. C'est un peu beaucoup, toute une vie, pour arriver à cette consolante conclusion, il ne vous reste guère le temps d'en profiter. J'étais donc bien avancé, l'ayant interrogée, quand elle me dit qu'il s'agissait de clients qu'elle recevait par roulement. J'aurais naturellement pu me lever et aller regarder par le trou de la serrure, à supposer qu'il ne fût pas obturé, mais qu'est-ce qu'on peut voir, par ces trous-là ? Alors vous vivez de la prostitution ? dis-je. Nous vivons de la prostitution, répondit-elle. Vous ne pourriez pas leur demander de faire un peu moins de bruit ? dis-je, comme si je croyais ce qu'elle venait de me dire. J'ajoutai, Ou un autre genre de bruit ? Il faut qu'ils jappent, dit-elle. Je serai obligé de m'en aller, dis-je. Elle chercha des tentures dans son capharnaüm de famille et les pendit devant nos portes, la mienne et la sienne. Je lui demandai s'il n'y aurait pas moyen, de temps en temps, de manger un panais. Un panais ! s'écria-t-elle, comme si j'avais exprimé le désir de goûter du bébé juif. Je lui fis remarquer que la saison des panais tirait vers sa fin et que si, d'ici là, elle pouvait me faire manger rien que des panais je lui en serais reconnaissant. Que des panais ! s'écria-t-elle. Les panais ont un goût de violettes, pour moi. J'aime les panais parce qu'ils ont un goût de violette et les violettes parce qu'elles ont le parfum des panais. S'il n'y avait pas de panais sur terre je n'aimerais pas les violettes et si les violettes n'existaient pas les panais me seraient aussi indifférents que les navets, ou les radis. Et même dans l'état actuel de leur flore, je veux dire dans ce monde où panais et violettes trouvent le moyen de coexister, je m'en passerais facilement, très facilement, et des uns et des autres. Un jour elle eut le culot de m'annoncer qu'elle était enceinte, et cela de quatre ou cinq mois, de mes œuvres. Elle se mit de profil et m'invita à regarder son ventre. Elle se déshabilla même, sans doute pour me prouver qu'elle ne cachait pas un coussin sous sa jupe, et puis évidemment pour le pur plaisir de se déshabiller. C'est peut-être un simple ballonnement, dis-je, pour la réconforter. Elle me regardait de ses grands yeux dont j'oublie la couleur, de son grand œil plutôt, car l'autre était braqué apparemment sur les restes de la jacinthe. Plus elle était nue, plus elle était strabique. Regardez, dit-elle, se courbant sur ses seins, l'aréole fonce déjà. Je rassemblai mes dernières forces et lui dis, Avortez, avortez, comme ça elle ne foncera plus. Elle avait ouvert les rideaux pour ne rien laisser perdre de ses diverses rondeurs. Je vis la montagne, impassible, caverneuse, secrète, où du matin au soir je n'entendrais que le vent, les courlis et les petits coups lointains et argentins des marteaux des tailleurs de granit. Je sortirais le

jour dans la chaude bruyère, dans le genêt parfumé et sauvage, et la nuit je verrais les distantes lumières de la ville, si je voulais, et les autres lumières, celles des phares et des bateaux-phares, que mon père m'avait nommées, quand j'étais petit, et dont je retrouverais les noms, dans ma mémoire, si je voulais, je le savais. A partir de ce jour-là les choses allèrent mal, dans cette maison, pour moi, de plus en plus mal, non pas qu'elle me négligeât, elle n'aurait jamais pu assez me négliger, mais dans le sens qu'elle venait tout le temps m'assassiner avec *notre* enfant, me montrant son ventre et ses seins et me disant qu'il allait naître d'un moment à l'autre, elle le sentait qui bondissait déjà. S'il bondit, dis-je, il n'est pas de moi. Je n'avais pas été trop mal dans cette maison, c'est certain, ce n'était pas l'idéal évidemment, mais je n'en sous-estimais pas les avantages. J'hésitais à partir, les feuilles tombaient déjà, j'avais peur de l'hiver. Il ne faut pas avoir peur de l'hiver, lui aussi a ses bontés, sa neige tient chaud et assourdit le tumulte, et ses blêmes journées soi# vite finies. Mais je ne savais pas encore, à cette époque, combien la terre peut être gentille pour ceux qui n'ont qu'elle, et combien on peut y trouver, vivant, de sépultures. Ce qui m'acheva, ce fut la naissance. J'en fus réveillé. Qu'est-ce qu'il devait prendre, l'enfant. Je crois qu'elle avait une femme avec elle, il me semblait entendre de temps en temps des pas dans la cuisine. Cela me faisait mal au cœur, de quitter une maison sans qu'on me mît dehors. Je me coulai par-dessus le dossier du sofa, je mis mon veston, mon manteau et mon chapeau, je n'oubliai rien, je serrai mes lacets et j'ouvris la porte qui donnait sur le couloir. Un monceau de bric-à-brac me barrait le passage, mais je passai quand même, par escalade, par effraction, avec fracas. J'ai parlé de mariage, ce fut quand même une sorte d'union. J'aurais eu tort de me gêner, les hurlements défiaient toute concurrence. Cela devait être son premier. Ils me poursuivirent jusque dans la rue. Je m'arrêtai devant la porte de la maison et prêtai l'oreille. Je les entendais toujours. Si je n'avais pas su qu'on poussait des hurlements dans la maison je ne les aurais peut-être pas entendus. Mais en le sachant je les entendais bien. Je ne savais pas très bien où j'étais. Je cherchai, parmi les étoiles et constellations, les chariots, mais je ne pus les trouver. Ils devaient cependant y être. C'est mon père qui me les avait montrés le premier. Il m'en avait montré d'autres, mais seul et sans lui je n'ai jamais su retrouver que les chariots. Je me mis à jouer avec les cris un peu comme j'avais joué avec la chanson, m'avançant, m'arrêtant, m'avançant, m'arrêtant, si l'on peut appeler cela jouer. Tant que je marchais je ne les entendais pas, grâce au bruit de mes pas. Mais sitôt arrêté je les entendais à nouveau, chaque fois plus faibles certes, mais qu'est-ce que cela peut faire qu'un cri soit faible ou fort ? Ce qu'il faut, c'est qu'il s'arrête. Pendant des années j'ai cru qu'ils allaient s'arrêter. Maintenant je ne le crois plus. Il m'aurait fallu d'autres amours, peut-être. Mais

l'amour, cela ne se commande pas.

(1945)

OUVRAGES DE SAMUEL BECKETT



Romans et nouvelles

Bande et sarabande
Murphy
Watt ("double", n° 48)
Premier amour
Mercier et Camier ("double", n° 38)
Molloy ("double", n° 7)
Malone meurt ("double", n° 30)
L'Innommable ("double", n° 31)
Nouvelles (L'expulsé, Le calmant, La fin) et Textes pour rien
L'Image
Comment c'est
Têtes-mortes (D'un ouvrage abandonné, Assez, Imagination morte imaginez, Bing, Sans)
Le Dépeupleur
Pour finir encore et autres foirades (Immobile, Foirades I-IV, Au loin un oiseau, Se voir, Un soir, La falaise, Plafond, Ni l'un ni l'autre)
Compagnie
Mal vu mal dit
Cap au pire
Soubresauts

Poèmes

Les Os d'Écho
Poèmes, *suivi de* Mirlitonades

Essais

Proust
Le Monde et le pantalon, *suivi de* Peintres de l'empêchement
Trois dialogues

Théâtre, télévision et radio

Eleutheria
En attendant Godot
Fin de partie
Tous ceux qui tombent
La Dernière bande, *suivi de* Cendres
Oh les beaux jours, *suivi de* Pas moi
Comédie et actes divers (Va-et-vient, Cascando, Paroles et musique, Dis Joe, Acte sans paroles I, Acte sans paroles II, Film, Souffle)
Pas, *suivi de* Quatre esquisses (Fragment de théâtre I, Fragment de théâtre II, Pochade radiophonique, Esquisse radiophonique)
Catastrophe et autres dramaticules (Cette fois, Solo, Berceuse, Impromptu d'Ohio, Quoi où)
Quad et autres pièces pour la télévision (Trio du Fantôme, ... que nuages..., Nacht und Träume), *suivi de* L'épuisé *par* Gilles Deleuze

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-SIX AVRIL DEUX MILLE SIX DANS LUS ATELIERS DE
NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (61250) (FRANCE)

N° D'ÉDITEUR : 4287

N° D'IMPRIMEUR : 061072

Dépôt légal : mai 2006